

SUR LE
R A P P O R T D E S M O E U R S
AVEC LE
B O N H E U R D E S P E U P L E S
E T
L'ATTENTION QU'IL FAUT DONNER À CET
I M P O R T A N T O B J E T
D A N S
L'INSTITUTION PUBLIQUE

D I S C O U R S

PRONONCÉ LE 3. AOÛT 1824

DANS L'AUDITOIRE DU COLLÈGE ROYAL FRANÇOIS
PAR LE DIRECTEUR DE L'INSTITUT.

Nous voici encore réunis dans cet asile de l'instruction pour célébrer la journée, que depuis plus de cinq lustres la patrie reconnoissante solennise chaque année comme la plus belle de ses fêtes. Nous y sommes rassemblés non pas uniquement pour nous conformer à un usage respectable, établi dans cet institut dès les premiers jours de sa fondation; mais surtout pour satisfaire un besoin impérieux de nos coeurs, qui ne peuvent jamais saluer le retour fortuné de cet anniversaire, sans bénir le ciel d'avoir confié au meilleur des maîtres le soin de notre bonheur, sans le remercier d'avoir veillé sur des jours que nous comptons

par les bienfaits qui les remplissent, sans ajouter à ce sacrifice d'actions de grâces l'offrande des prières les plus ferventes, pour qu'il lui plaise de prolonger jusqu'aux bornes les plus reculées une vie, qui jusqu'ici a été pour la patrie la source des plus précieuses bénédictions. Voilà les vœux que des millions de concitoyens déposent aujourd'hui avec nous aux pieds du trône du Roi des Rois. Puisse-t-il les exaucer dans toute leur étendue, afin de nous laisser le tems d'acquitter envers le monarque qu'il nous a donné dans son amour la dette de la reconnaissance!

Mais pour que cette fête soit digne de celui qui en est l'objet comme de ceux qui la célèbrent, suffiroit-il de les former ces vœux, dont la touchante unanimité fait de tous les enfans de la patrie, malgré les vastes distances qui les séparent, un peuple et une famille de frères? La gratitude qui nous les dicte ne seroit-elle pas un mouvement stérile, si nous refusions de nous imposer en même tems le devoir sacré d'en mériter l'accomplissement par le respect, la soumission, la fidélité, ces pierres angulaires des empires sans lesquelles ils ne reposent que sur des bases chancelantes? Vous entretenir aujourd'hui, Messieurs, de ces saintes obligations; les présenter à la jeunesse réunie dans cette enceinte; prouver que le gouvernement le plus sage, le plus paternel s'efforce envain d'atteindre son but, si les citoyens ne conspirent pas à lui faciliter sa grande et pénible tâche; parler des rapports intimes qui lient le bonheur d'une nation à ses vertus et à ses moeurs: ne seroit-ce pas choisir un sujet également adapté, et à l'anniversaire d'un prince qui depuis qu'il occupe le trône de ses ayeux s'est montré jaloux d'y donner l'exemple des moeurs, et au lieu où nous le célébrons, lequel rempliroit mal sa noble destination, si étant l'asile de l'instruction il n'étoit aussi l'école des vertus et des moeurs?

Nous ne contestons jamais à la moralité les fruits précieux qu'elle procure, quand nous considérons l'homme isolément. Nous convenons qu'il ne sauroit être heureux ni le devenir, s'il ne recherche pas ce qui est vrai, ne goûte pas ce qui est beau, n'aime pas ce qui est bien, que sa grandeur réelle con-

siste dans cet amour de la vérité, de la beauté et de la bonté morales; que pour réussir dans ses entreprises, s'acquitter de ses devoirs, remplir dignement la place qu'il occupe, il lui faut de la force dans la volonté, de l'énergie dans le caractère, du courage et de la constance; que toutes les prérogatives qu'il possède, dont il est redevable soit à lui même soit à la faveur du sort, n'ont de mérite qu'autant qu'elles sont associées à la droiture, à la bonne foi, au désintéressement, à la bienveillance; que l'avarice et l'égoïsme, la cupidité et l'ambition, l'orgueil et la vanité suffisent pour flétrir l'éclat des plus beaux talens et celui des plus brillans succès; que sans principes et sans moeurs il reste toujours dans toutes les conditions un être méprisable; que la gloire, ce sentiment qui nous élève à nos propres yeux et accroît notre considération à ceux des sages et des gens de bien, n'est pas, même sur la terre, le lot du génie, de la force, de l'esprit ni des lumières, mais celui de la vertu, et de la vertu utile et grande, généreuse et bienfaisante. Voilà ce que nous disons tous les jours, et nous croirions nous déshonorer nous mêmes en tenant un autre langage. Pourquoi partir d'autres principes, quand il s'agit des sociétés et des peuples? Le corps sera-t-il sain et vigoureux sans la santé et la vigueur des organes qui le composent? Parlera-t-on du bonheur d'un empire, si ses citoyens sont dans la misère, de sa gloire, s'ils vivent dans l'ignominie? Les qualités qui honorent les particuliers aviliront-elles un peuple, et les vices qui dépravent les premiers deviendront-ils pour celui-ci une distinction et un mérite? N'est-ce donc pas de l'ordre particulier que procède le bien général? N'est-ce pas dans la retraite et l'obscurité de la vie domestique que jaillit la source secrète et profonde, d'où découle le bonheur public; que se forment les grands caractères, les vertus mâles qui font l'éclat et la félicité des empires? N'est-ce pas à force d'obéir comme enfant, de commander comme père, d'aimer ses proches, qu'on apprend à obéir comme sujet, à commander comme magistrat, à aimer ses concitoyens? C'est là que le coeur s'assouplit; il ne lui reste plus qu'à s'étendre. Voulons nous donc juger sainement la force et le bonheur d'un état: ne nous arrêtons pas à nous informer du taux

de ses finances, du nombre des armées qui le défendent, ni des alliances qu'il a contractées. Au lieu de sonder tant de profondeurs, mettons la main sur les coeurs et cherchons s'il y a des moeurs.

Malgré l'évidence de cette vérité, on ne lui accorde pas toujours l'attention qu'elle mérite; on ne sent pas assez vivement qu'il suffit que le caractère d'une nation se déprave, pour voir sa force se paralyser ou sa prospérité se détruire; on ne suit pas d'un oeil assez observateur la marche constante et rapide que la corruption a suivie dans tous les siècles, et qu'elle ne cessera pas de suivre partout où l'on ne se hâtera point d'y apporter les véritables remèdes. Voilà elle gagne de proche en proche; elle passe des pères aux enfans, des supérieurs aux inférieurs, des magistrats au peuple; elle influe ainsi bientôt sur toutes les conditions, tous les ordres, tous les âges, quoique sous des formes différentes. Les moeurs, une fois altérées, donnent une activité puissante aux passions qui ont le plus besoin d'être réprimées, comme elles étouffent celles qui bien dirigées auroient contribué efficacement au bonheur public. Voilà comment se relâchent insensiblement les liens les plus fermes de la société, et c'est ainsi que se forme le caractère national. A mesure que les vertus privées, telles que la frugalité, l'amour du travail, l'union dans les familles, la dépendance des enfans, la subordination domestique, le respect pour la vieillesse se gâtent ou s'affoiblissent, l'homme devient aussi moins propre à soutenir les vertus sociales ou civiles, parce que le germe en est détruit, et qu'il y a entre toutes un enchaînement naturel, une sorte de filiation. Ne sont-ce donc pas les plus simples et les plus obscures qui produisent les plus éclatantes, qui servent de préparation à la grandeur d'ame, à l'amour de la patrie, aux sacrifices généreux que l'on fait de son tems et de ses forces, de son activité et de son repos pour le service public? Si dès le printems de la vie la mollesse a énérvé l'homme tout entier; si l'indocilité a détruit l'esprit de subordination; si le gout des plaisirs a entraîné dans la dissipation et le désœuvrement; si l'on s'est habitué à négliger les choses utiles, pour courir après celles qui sont purement agré-

ables; si l'oisiveté raffinée, cherchant sans cesse à varier les amusemens, parvient à faire regarder la vie occupée comme une servitude, et la liberté comme l'affranchissement de tout devoir; si le luxe rend la simplicité ridicule, et si les richesses deviennent l'objet principal des affections: quels sentimens, je le demande, peuvent alors tenir dans le coeur la place des vertus sociales qui par là même en sont bannies? De qui sera composée la société lorsque cette jeunesse y entrera, en occupera les places, sera appelée à commander ou à obéir? Elle le sera d'êtres indifférens pour les autres, rapportant tout au bien être personnel et aux sensations agréables, concentrant tout en eux: société et patrie, n'estimant enfin leurs semblables qu'autant qu'ils peuvent servir à leurs intérêts particuliers. C'est de quoi sont convenus dans tous les tems les écrivains éclairés et sages qui, le flambeau de l'expérience à la main, ont éclairé les peuples sur leurs vrais intérêts et consacré leurs lumières et leurs talens à plaider la cause de la société et de la patrie. Ouvrons leurs écrits immortels et nous les trouverons tous d'accord à soutenir qu'un peuple n'est heureux que lorsqu'il a des moeurs; que la force d'un état consiste bien plus dans les vertus des sujets que dans leurs richesses, dans l'emploi de ces richesses que dans leur abondance; que tout ce qui tend à exciter la cupidité et l'intérêt personnel est funeste à la société; que si la consommation du superflu en dépenses utiles et reproductrices est nécessaire, le luxe de fantaisie n'est qu'un masque trompeur, qui sous un dehors de grandeur cache une petitesse réelle, sous une apparence de prospérité un véritable dépérissement, et lorsqu'il ne connoît plus de frein, peut devenir le signal de la confusion, la ruine de l'industrie la plus indispensable, le fléau du talent, de l'honneur et du mérite, le tombeau des vertus publiques et privées, et par conséquent le présage funeste de la chute des empires.

Si nous pouvions douter de la vérité de ces maximes, l'histoire est là toute entière pour nous donner à ce sujet les instructions les plus frappantes; et il suffit d'en ouvrir au hasard les annales pour se convaincre qu'entre les divers principes de la prospérité et de la décadence des peuples, la santé et la

corruption des moeurs occupent un des premiers rangs. Bornons-nous à un seul exemple et choisissons le plus mémorable: celui des Romains, dont le nom seul réveille encore après des siècles les idées de force et de gloire. Comment ce peuple, qui dans son origine n'étoit qu'un assemblage confus de brigands et de ravisseurs, est-il devenu la pépinière de la grandeur et de l'héroïsme? Par quel secret a-t-il pu, du sein de la plus extrême pauvreté, se frayer la route à la domination du monde? Par un patriotisme si fervent que le titre de citoyen étoit à ses yeux le plus honorable, et qu'il en dépouilloit tous ceux qui n'avoient pas rougi de le flétrir par des crimes; par un respect si profond pour les lois que les pères même n'hésitoient pas d'en faire tomber le glaive sur la tête de leurs enfans, lorsque ceux-ci avoient osé les violer; par une simplicité de moeurs si remarquable que les capitaines les plus illustres ne dédaignoient pas de cultiver leurs champs ni de retourner à la charrue après avoir ceint les lauriers du vainqueur; par un désintéressement si pur que les richesses enlevées aux ennemis se versoit dans le trésor public, pour être consacrées à des entreprises d'une utilité générale, et que ceux qui avoient triomphé des empires les plus puissans n'avoient souvent pas à leur mort de quoi payer leur sépulture; que tout étoit modeste pour les particuliers et chez eux: maison, table, habits, équipages, tout, au contraire, magnifique et somptueux, quand il s'agissoit du public: temples, aqueducs, grands chemins, cérémonies religieuses ou triomphales; par une aversion si décidée pour l'intrigue et la fraude qu'on réprouvoit comme contraires à l'usage et à la règle les exploits dûs non à la valeur mais à l'artifice. Or ce même peuple, comment est-il tombé du faite, auquel il s'étoit élevé à force de travaux et de vertus? Comment la lumière qui l'éclairoit s'est-elle transformée en ténèbres, la liberté dont il étoit si jaloux en esclavage et en oppression, la prospérité qu'il avoit acquise en misère, la gloire dont il s'étoit couvert en ignominie? Que nous apprennent tous ces débris de sa puissance que le voyageur ne foule pas sans surprise, sinon que les empires déchoient par les vices opposés aux vertus qui les élèvent? Au sein de l'état le plus florissant

qu'a-

qu'avoient amené la culture des sciences et des arts, la sagesse des lois, les progrès de l'industrie, le respect pour les principes et les mœurs, à ce comble de puissance et de grandeur, on vit germer le venin secret et mortel de la corruption. Le gout pour tout ce qui est grand et beau dégénéra peu à peu en raffinement excessif, et après avoir été si pur et si vrai devint faux et dépravé. Les richesses, qui affluèrent à Rome de tous les points du monde, y portèrent les habitudes de la volupté et de la mollesse. L'innocence et la simplicité des mœurs, qui avoient enfanté des actions si sublimes, furent remplacées par le faux éclat de l'ostentation, les frivolités du luxe et les excès de la débauche. La gravité des pères, leur modération, leur activité, leur héroïque constance furent pour des enfans dégénérés un sujet de dérision et traitées de préjugés surannés. L'opulence que les ancêtres avoient dédaignée devint pour leurs descendans le seul titre au mérite et à l'honneur. La droiture et la bonne foi s'exilèrent pour faire place à l'artifice, à l'hypocrisie et à cette duplicité coupable qui sait revêtir toutes les formes. Les charges publiques devinrent vénales, l'état lui même fut mis à prix et abandonné au plus offrant. Les armées, jadis couronnées de tant de gloire, se dépravèrent comme les autres ordres, disposèrent de l'empire à leur gré, portèrent dans ces mêmes contrées, pour lesquelles elles avoient combattu avec le dévouement du patriotisme, la torche sanglante des guerres civiles. Les passions les plus viles vinrent s'asseoir jusques sur le trône pour encourager ou récompenser le désordre, frapper les peuples de la verge de la tyrannie, imposer silence à la vertu et la persécuter jusques dans son dernier asile. Pour mettre le comble à tant d'infortune, il ne manquoit plus qu'une philosophie perverse, qui érigeât l'immoralité en système et en consacra les maximes. Elle arriva bientôt cette doctrine destructive, prêcha hautement la licence, fit taire la voix de la conscience et du devoir, pénétra dans les chaumières comme dans les palais, et autorisa la corruption en la rendant générale. Ainsi tout espoir de salut disparut; et ce colosse miné dans ses bases s'éroula enfin sous les coups de hordes barbares, qui accourues de contrées jus-

qu'alors inconnues vinrent porter des chaînes aux maîtres du monde. En faudroit-il davantage pour prouver l'influence des mœurs sur la destinée des empires?

Pour ajouter à la force de cette preuve, je pourrois encore les considérer dans leur rapport avec les lois; montrer comment elles suppléent à leur insuffisance, les appuient quand elles sont bonnes, les corrigent quand elles sont mauvaises; mais les bornes de ce discours m'interdisent tous ces détails, et je crois en avoir dit assez pour dicter à tout citoyen fidèle qui aime la patrie le vœu aussi ardent que sincère d'y voir régner les bonnes mœurs. Oui! elles sont la plus précieuse bénédiction que la providence puisse dispenser à un peuple. Elles ont fait prospérer et fleurir les états les moins favorisés de la nature. C'est par cette opulence intérieure qu'ils sont arrivés à la richesse extérieure, par des mœurs simples et pures qu'ils ont acquis de la solidité et de la force, par la droiture et la bonne foi qu'ils se sont attiré le respect et la confiance, par la concorde et la paix qui régnoient dans leur sein qu'ils ont repoussé les ennemis qui les menaçoient au dehors. Ce sont au contraire des désordres dominans, des excès effrénés, des habitudes perverses, qui en ternissant la gloire d'empires jadis puissans et redoutables ont préparé ou hâté leur chute. C'est en vivant d'injustices et d'intrigues, d'ambition et d'orgueil, de cupidité et de rapine, qu'ils ont creusé de leurs propres mains le tombeau de leur prospérité et de leur honneur.

Ne soyons donc pas surpris de ce que dans tous les tems on ait été si unanime à reconnoître que le sort des empires dépendoit en partie d'une sage institution de la jeunesse, et à vouloir que les asiles, destinés à l'enrichir des trésors de la science, fussent aussi les écoles et les sanctuaires des mœurs. On connoit la haute importance que la vénérable antiquité attachoit à cet objet. On sait qu'elle traitoit l'éducation comme le premier des intérêts publics, la faisoit entrer comme partie essentielle dans la législation, et craignant de l'abandonner à la tendresse souvent trop aveugle des parens, alloit jusqu'à prétendre que les enfans appartenoient encore plus à l'état qu'à

leurs pères, et à statuer par conséquent que le gouvernement s'emparât d'eux dès la première enfance, afin de les former sur des principes constants et uniformes. C'est dans cet esprit que Lycurgue à Sparte avoit fixé l'âge de sept ans pour terme de l'éducation domestique. On demandoit alors au père, s'il vouloit que son enfant fût élevé suivant les lois. S'y refusoit-il, on le privoit des droits de citoyen; y consentoit-il, l'enfant n'avoit plus exclusivement pour surveillans les auteurs de ses jours, mais encore les lois, les magistrats, principalement les éphores, qui se rendoient souvent dans les maisons pour s'informer si leur éducation étoit soignée, conforme aux lois générales, et s'il ne s'y étoit glissé aucun principe de relachement. Il en fut de même chez les Athéniens. Bien que ce peuple, que l'on nous peint comme si mobile et si frivole, restât toujours étranger à l'austérité sauvage des Spartiates et connût des habitudes plus humaines, Solon n'en publia pas moins une foule de lois sur l'éducation de la jeunesse, dans lesquelles il prévint et régla tout, et l'âge précis où les enfans devoient recevoir des leçons publiques, et les qualités des maîtres chargés de les instruire, et celles des précepteurs appelés à les accompagner, et l'heure où les écoles devoient s'ouvrir et se fermer. Afin que ces lieux ne respirassent que l'innocence, il décréta la peine de mort contre tout homme qui sans nécessité oseroit s'introduire dans le sanctuaire, où les enfans étoient rassemblés, et voulut qu'une des cours de justice veillât avec scrupule à l'observation de toutes ces ordonnances, tendantes à préserver les mœurs de la jeunesse de la contagion du mauvais exemple. Sans doute des coutumes et des lois aussi rigoureuses devoient entraîner de graves inconvéniens, restreindre dans des bornes trop étroites le développement des facultés intellectuelles et morales, et en jetant la jeunesse dans un même moule, en l'assujettissant à un régime uniforme, effacer les traits individuels du caractère et s'exposer par cela même à le dépraver. Sans doute qu'envisager les enfans comme une propriété nationale, charger exclusivement l'état de leur éducation, lui conférer ainsi les droits et les devoirs des parens: c'est porter atteinte à la partie la plus précieuse de la liberté civile, détruire

la nature sous prétexte de vouloir consolider l'existence de la société, mettre même en danger la moralité d'un peuple, en étouffant dans son sein le respect et l'amour des relations les plus saintes. Mais si les gouvernemens modernes ont cherché sagement à éviter des écueils aussi funestes; s'ils sentent combien il importe au bien général que les forces individuelles continuent d'exercer une activité bienfaisante et que les relations domestiques soient respectées; s'ils craignent de passer les bornes de leur autorité, en influant sur l'éducation particulière autrement que par la direction des moeurs en général: leur reprocherait-on de surveiller d'autant plus sévèrement l'instruction publique, afin qu'elle ne manque jamais son véritable but, qui est d'assurer le règne des moeurs tout en avançant le progrès des lumières; et en fournissant à la société des hommes éclairés, de l'enrichir aussi de citoyens honnêtes et droits, actifs et utiles, soumis et fidèles?

Il est une ancienne maxime qu'il faudroit graver sur le frontispice de tout institut public pour en rappeler sans cesse la noble destination: non scholae sed vitae discendum. Adage d'un sens profond, que peut-être de nos jours même où l'art de la pédagogie subit de si sages réformes, on ne respecte pas encore autant qu'il le faudroit. Il est encore trop d'instituteurs qui paroissent ignorer que la science ne peut fructifier que dans des ames nobles et morales, qui négligent les choses pour ne s'occuper que des mots, et qui exagérant l'importance des lumières se bornent à la culture de l'esprit sans songer au développement du caractère et du coeur. La vie de l'homme seroit-elle donc uniquement dans la tête? Ne doit-elle pas être aussi dans son ame, son coeur, sa volonté, et n'est ce pas au fond là que se trouve la véritable? Ne lui faudroit-il que des connoissances et des idées, et n'a-t-il pas aussi besoin de penchans, de principes et de moeurs? Se borner à développer et à orner l'esprit, sans tremper le caractère, sans régler la conduite: n'est-ce pas vouloir parer l'édifice, avant d'en avoir assis les fondemens et consolidé la base? A quoi sert toute la richesse des lumières, si elle ne prévient pas l'indigence des vertus? N'est-ce donc pas le coeur qui nous approuve ou nous

condamne, nous encourage ou nous abat, nous réjouit ou nous console, nous récompense ou nous punit? Est-ce uniquement de l'érudition et du savoir, ou bien des goûts, des affections, des sentimens de l'ame, de nos inclinations et de nos habitudes morales que dépendent le prix et le mérite de l'existence, son infortune comme son bonheur? L'emploi de la vie: voilà la science qui importe le plus à l'homme; et c'est à lui en faciliter, à lui en garantir l'acquisition que doivent conspirer toutes les autres dont on prétend l'enrichir, et qui, lorsqu'elles ne le mènent pas à ce but, ne font que le remplir des rêves de l'orgueil ou des petitesse de la vanité. Non scholae sed vitae discendum.

Cette sage maxime ne devoit jamais être perdue de vue dans l'institution publique, quand même on borneroit aux lumières de l'instruction ses devoirs et ses avantages; car les fruits même de cette instruction dépendent d'une sage et sévère discipline, dont le relâchement oppose à la culture de l'esprit et aux progrès des études des obstacles presque invincibles. Un maître sans autorité sur ses disciples, quand il parleroit toutes les langues et posséderoit les sciences des neuf Muses, ne sera jamais aussi utile que celui qui, ayant moins d'érudition mais suivant une marche plus ferme, leur en impose par cette fermeté même, leur fait contracter par son exemple les habitudes de la régularité et de l'ordre, sait les faire rentrer dans les bornes du devoir dès qu'ils sont tentés d'en sortir, entend l'art heureux de concilier la sévérité et la douceur sans exagérer jamais l'une ou l'autre, ne se contente pas de répandre des connoissances, mais sait aussi les imprimer fortement même dans les esprits les moins ardens à en profiter, est en un mot le Lycurgue et le Solon de sa classe. L'instituteur le plus consommé dans la science qu'il enseigne, s'il n'a pas le talent d'exciter ou de soutenir l'attention, pourra ne pas travailler sans fruit avec des élèves appliqués et sages; mais que fera-t-il avec des esprits lents et oisifs qu'il s'agit de tirer du sommeil de l'apathie, surtout avec des esprits indociles et revêches dont on ne peut réprimer la fougue que par la surveillance la plus active? Oui! les moeurs doivent être le but prin-

cipal de l'enseignement, ne fut-ce que pour en garantir le succès. *Non scholae sed vitae discendum.*

Sans doute on exagère quelquefois cette maxime, en attendant trop exclusivement des écoles les moeurs de la jeunesse, et en oubliant que leurs efforts restent le plus souvent infructueux, quand l'éducation domestique ne leur tend pas la main pour marcher de pair avec elles. Le sage et impartial Quintilien, sans disconvenir de leurs imperfections à cet égard, sentoit cependant déjà de son tems la nécessité de les défendre contre des reproches injustes; et ce qu'il dit à ce sujet trouve encore tous les jours son application. *Corrumpi mores in scholis putant. Corruptuntur interdum, sed domi quoque. Utinam liberorum nostrorum mores non ipsi perderemus! Discunt miseri antequam sciant vitia esse. Non accipiunt a scholis ista sed in scholas afferunt.* Mais si l'on peut tenir encore aujourd'hui le même langage; si dans les relations particulières comme dans la société civile on relâche toujours plus de la sévérité des principes et de la pureté des moeurs; si les pères et les mères sont les premiers à tendre sans réserve à leurs enfans la coupe de la dissipation et du plaisir; si leur innocence ne trouve plus de protection même à l'abri du toit domestique: l'institution publique ne puiseroit-elle pas dans cet ordre de choses des motifs plus impérieux de redoubler de vigilance, d'opposer des digues plus fortes à ce torrent, qui menace de corrompre et de miner la santé publique jusques dans ses premiers germes, de ne pas se croire autorisée à ne rien faire parcequ'elle ne peut pas tout faire; et dans un tems où sa tâche est plus importante, son travail plus pénible, le champ qu'elle est occupée à cultiver couvert d'épines plus nombreuses ou d'une ivraie plus funeste, de choisir plus que jamais pour sa devise cette parole: *non scholae sed vitae discendum?*

Aurois-je besoin d'ajouter, que c'est en se plaçant dans ce point de vue et en respectant religieusement cette maxime, que les instituteurs de la jeunesse consultent leurs vrais intérêts; qu'ils se priveroient d'un aiguillon puissant, s'ils vouloient resserrer leurs obligations dans un cercle plus restreint; et qu'en

partant d'autres principes, en ne s'envisageant que comme les dispensateurs des lumières, au lieu de se considérer aussi comme les gardiens de la santé et de la moralité publiques, ils dépouilleroient leur vocation de ce qui en constitue la noblesse et la dignité? O vous qui êtes appelés à fournir cette noble carrière et lui consacrez toutes vos forces et tous vos momens, quoi de plus propre à échauffer votre zèle d'un feu qui ne perde jamais de son ardeur, à vous encourager au milieu même des obstacles et des dégouts qui viennent entraver vos plus grénéreux efforts, à vous consoler de l'indifférence avec laquelle on traite souvent vos utiles services ou de l'ingratitude dont les payent ceux mêmes que vos soins enrichissent, que la pensée que vous êtes des hommes publics; et que votre vocation, loin de porter sur des objets petits et futiles, n'embrasse pas moins que le plus impérieux des besoins, le plus sacré des intérêts, je veux dire: la prospérité de la patrie, le bonheur comme la gloire des générations à venir! Comment les dédain des esprits frivoles ou des ames froides, qui estiment vos travaux trop minutieux ou trop vulgaires, pourroient-ils vous affliger, tant que vous nourrissez le sentiment du bien que vous êtes appelés à opérer, et celui de l'étendue comme de la durée de son influence; tant que vous pouvez vous dire que c'est entre vos mains que se trouve la véritable richesse des familles, des empires, de l'humanité entière, et que c'est de vous qu'il dépend d'exploiter ou d'enfouir ce trésor? Ah! si vous prétendez remplir vos devoirs avec dignité, avec amour, avec le courage et la force de la persévérance: hâtez-vous de saisir un point de vue qui plus que tout autre vous pénétrera de leur importance et de leur beauté. Songez que vous travaillez non seulement pour ce présent qui s'enfuit avec la rapidité de la pensée, mais aussi et surtout pour l'avenir; non pas uniquement pour la société qui vous environne et qui est témoin de vos paisibles travaux, mais aussi pour celle qui doit la remplacer et qui n'existe point encore; non pas exclusivement pour la ville que vous habitez, la terre qui vous a servi de berceau, mais pour le bien d'une jeunesse qui, avec les semences de sagesse, de vertu, de bonheur dont elle vous sera redevable, tout

en fécondant le sol natal, embellira peut-être encore des contrées lointaines. Cherchez vos premiers encouragemens, vos plus nobles récompenses dans la pensée que votre oeuvre difficile, épineuse, quelquefois rebutante, est une oeuvre générale, publique, éternelle; une oeuvre dont la postérité la plus reculée pourra moissonner et bénir encore les fruits; une oeuvre dont les germes qu'elle répand composent un héritage inaliénable, se transmettent d'une génération à l'autre, se multiplient avec le progrès des lumières et puisent dans chaque nouveau terrain où ils tombent une force et une vie nouvelles. Saisissez cette grande idée pour bannir les pensées et les vues, les espérances et les craintes trop personnelles. Répétez vous sans cesse que vous devez disparaître, mais que l'institut pour lequel vous avez vécu vous survit avec tout le bien que vous y aurez soit créé, soit maintenu. C'est la plus belle, la seule immortalité à laquelle vous puissiez aspirer sur la terre. Voulez-vous ne pas vous la voir enlever, faites-vous la loi de n'instruire la jeunesse que pour lui apprendre à diriger ses penchans, à maîtriser ses passions, à se former des principes, à s'assurer le trésor des vertus et des moeurs. C'est ainsi seulement que vous remplirez avec fidélité la tâche qui vous est prescrite; que vous répondrez aux espérances de l'état qui demande à voir sortir de vos mains de bons citoyens; que par votre exemple, autant et plus encore que par vos leçons, vous inspirerez à vos disciples l'amour d'une patrie, qui dès leurs plus tendres années leur prodigue les marques de sa bienveillance et leur prouve que, non contente de récompenser les services dont elle a déjà recueilli les fruits, elle s'empresse aussi à faire des avances à ceux qui pourront un jour lui en rendre; qui leur ouvrant les sanctuaires de l'instruction leur y dispense le bienfait inestimable d'une éducation morale, et ne néglige rien de tout ce qui peut les préparer aux vocations, où il pourront en la servant la payer d'un juste retour.

Enfin c'est à vous surtout, Jeunes gens, que j'adresse la maxime que je viens de développer; c'est dans vos coeurs que je voudrois la graver profondément, afin que pénétrés de sa
vé-

vérité et de sa sagesse vous vous montriez toujours fidèles à la suivre. C'est en la suivant que vous ne manquerez pas le but pour lequel vous êtes réunis dans cet asile de l'instruction, que vous aussi, vous avant tous les autres, vous devez révéler comme une école de bonnes moeurs. C'est alors que vous remplirez notre attente, nous encouragerez par la plus douce récompense, serez-ce que nous souhaitons avec tant d'ardeur que vous soyez: une jeunesse florissante, formée par une sage discipline à l'amour du vrai et du beau, du juste et de l'honnête; qui ne se borne pas à amasser les trésors de la science pour en enrichir son esprit, mais les fait aussi passer dans son ame pour y devenir le principe des vertus, sans lesquelles toutes les ressources qui abondent autour de vous vous seroient inutilement prodiguées. Des connoissances et des lumières, sans éducation et sans moeurs, ressemblent à une pierre précieuse enchassée dans du limon. La pudeur, l'innocence, la simplicité, la modestie, qui parent tous les âges, doivent être surtout l'ornement distinctif de la jeunesse, forment cette robe d'honneur qui ajoute à l'éclat de son printemps, lui siéent plus qu'à tout autre et la font aimer de Dieu et des hommes. C'est en la portant cette robe d'honneur, en évitant avec les scrupules de la délicatesse tout ce qui pourroit la souiller, que vos talens et vos progrès ouvriront à la patrie de douces perspectives. C'est en vous respectant toujours vous mêmes que vous vous préparerez pour le midi et le soir de vos années les couronnes de la considération et de l'estime. C'est dans le respect et l'amour du devoir que vous trouverez le mobile le plus puissant de l'activité et du zèle. C'est là ce qui enfante le courage avec lequel on entreprend les choses les plus difficiles, la patience qui supporte les privations et les peines, la fermeté qui triomphe des obstacles et des dégoûts, la persévérance qui finit par briser ou fatiguer toutes les résistances qu'on lui oppose. C'est le respect et l'amour du devoir qui produisent les ames énergiques et fortes, et qui les accompagnent dans toutes les époques de la vie les trouvent toujours semblables à elles mêmes. Ce qu'elles ont déjà désiré ou senti dans l'enfance, elles s'y préparent dans la jeunesse, l'exé-

cutent dans la maturité de l'âge, s'en souviennent et s'en félicitent encore au milieu des glaces de la vieillesse; et depuis le berceau jusqu'à la tombe un seul et grand objet semble remplir leur existence toute entière. Pour vous exciter à la noble résolution de vous approprier un pareil trésor et de vous l'assurer par une conduite sage et morale, que faudroit-il de plus que le lieu même qui vous réunit et la fête qui nous y rassemble? C'est ici l'asile de la science. Or qu'y a-t-il de plus pur et de plus saint que les principes, les règles, les lois de la science, tous fondés sur la nature qui leur prête sa vérité, sa force, sa sainteté? Qu'y a-t-il de plus pur et de plus saint que ces grandes âmes de l'antiquité dont le commerce est si propre à inspirer le goût du vrai, du bon et du beau? Comment oseriez-vous approcher de ces sources avec des cœurs profanes et corrompus? Vous y célébrez avec nous l'anniversaire du père et du bienfaiteur de la patrie, d'un monarque qui consacre une vigilance si paternelle à tout ce qui tient de près ou de loin au progrès des lumières et à la santé des mœurs publiques, ne se lasse pas d'accorder une protection généreuse à l'objet important de l'institution publique, et vient encore par de nouveaux sacrifices de prouver à la fondation dont vous êtes les élèves l'intérêt qu'il prend à sa prospérité. Ah! comment l'hommage de vénération et de reconnaissance que vous lui rendez en ce jour pourroit-il lui plaire, si les cœurs dont il part étoient des autels impurs? Maîtres et disciples! empressons-nous à ne lui présenter aujourd'hui que des offrandes dignes de lui. Ne soyons qu'un cœur et qu'une âme pour sentir le prix de ses bienfaits, et y répondre par la gratitude la plus active. Excitons-nous les uns les autres à en mériter la continuation par une fidélité inviolable et un dévouement sans réserve à nos devoirs mutuels. C'est en faisant précéder de ces résolutions les vœux que nous dicte cette fête, qu'ils se frayeront vers le ciel un accès favorable, et que nous pourrons, avec l'espoir d'être exaucés, entonner d'un commun accord cet hymne de la piété reconnoissante: *Domine salvum fac regem!*
